

« UN MONDE ENTIER A REMUER » : LA VIE ET L'ESPRIT PARISIENS DANS LA GAZETTE DE PARIS DE DOLLINGEN (1856 -1859)

C'est à Rétif de la Bretonne que Dollingen, directeur de la *Gazette de Paris*, emprunte l'épigraphe de son journal lorsqu'il en modifie la maquette en janvier 1859 : « Dans le monde entier et jusque chez les habitants de la lune, on se demande : qu'est-ce qu'il y a de nouveau à Paris ? » Si l'on en croit Rétif, Paris serait à la fois le centre de l'univers, le lieu par excellence de l'originalité et du mouvement ainsi que le modèle que se donnerait tout un chacun. À ce titre, il vaut bien une gazette. Le projet de Dollingen est à la fois simple – car la matière est inépuisable et sans cesse renouvelée, – et ardu... pour les mêmes raisons : « Il y a là un monde entier à remuer », écrit Dollingen dans l'éditorial du premier numéro : théâtres, cercles, célébrations nationales, académies, salons, cafés, Bourse, écoles, églises, synagogue, mansarde, chemin de fer, aérostat, morgue, restaurant, bal, hôpital... mais aussi : « l'oiseau qui vole, le poète qui rêve ».

La *Gazette de Paris* est l'un des innombrables titres de la petite presse (non politique) nés dans les premières années du Second Empire, et comme celui de bien de ses confrères et concurrents, son parcours est accidenté. Tout commence en septembre 1853, par un numéro spécimen, portant les indications suivantes : « Directeur : Dollingen ; Rédacteur en chef : Achille Denis ; Bureaux : rue Vivienne, 48. » La *Gazette* est sous-titrée : « Littérature, Beaux-arts, théâtres, modes, industrie » et « adressée à 3 000 exemplaires aux gens du monde ». La *Gazette*, hebdomadaire dominical prévu pour être lancé en octobre, ne verra pas le jour.

Quelques mois plus tard, le 2 avril 1854, on retrouve Dollingen aux commandes du tout nouveau *Figaro*. Il est le directeur de ce « journal non politique » hebdomadaire paraissant le dimanche ; Villemessant en est le rédacteur en chef, avec Jouvin. Même directeur, même adresse, même périodicité, même jour de parution... et un projet qui semble bien proche de celui de feu la *Gazette de Paris*. On y trouve la « Chronique parisienne » de Villemot (au rez-de-chaussée de la une) ; des Nouvelles à la main par Villemessant ; un feuilleton traitant de la mode, un autre des Beaux-Arts ; un hommage à Lamennais, disparu quelques semaines auparavant, etc. Bien vite le *Figaro* se positionne comme l'un des principaux journaux du monde parisien, des salons élégants mais aussi et surtout comme le titre-phare du Boulevard. Aussi Daudet écrira-t-il dans ses Mémoires, en 1891, que le *Figaro* avait

[...] comme clients, le *Tout-Paris*, c'est-à-dire cet infiniment petit morceau de Paris qui mène son train entre le Gymnase et l'Opéra, Notre-Dame-de-Lorette et la Bourse, et s'imagine exister seul : des coulissiers, des comédiens, des journalistes ; sans compter la légion agitée, affairée, des bons boulevardiers qui ne font rien¹.

Après quelques mois de collaboration, le *Figaro* annonce que Dollingen s'est retiré de l'affaire (2 juillet 1854)². Le 6 avril 1856, Dollingen, seul cette fois, lance sa *Gazette de Paris* ... entreprise hasardeuse face à un concurrent désormais bien installé.

Il ne s'agira pas ici de proposer une étude comparée des deux titres mais de tenir compte du duel qu'ils se livrent « au coin du boulevard », afin d'éclairer au mieux la manière dont le journal de Dollingen construit sa propre représentation de la vie et de l'esprit parisiens : la *Gazette de Paris* est en partie une réponse au *Figaro* et ne peut s'appréhender sans cette idée. Pour en finir d'emblée avec le *suspense* : Dollingen perdra le duel et verra sa *Gazette de Paris* rachetée... par Villemessant en mars 1859. Elle disparaîtra définitivement en mars 1860.

1. Daudet, *Trente ans de Paris à travers ma vie et mes livres*, Lemerre, 1891, p. 94.

2. Dollingen abandonne le *Figaro* à Villemessant, après, raconte ce dernier dans ses *Mémoires*, l'avoir tiré au sort.

Exister face au « Figaro »

Les deux titres ont les mêmes racines, parfois aussi les mêmes collaborateurs (Monselet, Scholl, Audebrand, pour ne citer que les plus connus parmi les réguliers). Ils sont voisins : le *Figaro* a dû quitter les locaux du 48 rue Vivienne qui appartenaient à Dollingen pour s'installer au 55 et laisser la *Gazette de Paris* occuper le 48. Mais surtout, ils ont la même ambition : être l'« organe spécial » de la capitale, montrer « le monde parisien sous toutes ses faces réunies, dans son prodigieux aspect » ; ne rien taire de « ce qui sera de nature à intéresser l'immense capitale », comme l'écrit Dollingen dans l'éditorial programmatique du premier numéro de la *Gazette de Paris*. Le journal de Dollingen est un hebdomadaire dominical. Il a le format du *Figaro* (8 pages – 3 colonnes)³ et arbore lui aussi une grande vignette, signée Gustave Doré⁴. Il reprend la mention « Rue Vivienne, 48, *au coin du bld* » ainsi que l'ancien sous-titre : « non politique » qui figuraient sur les premiers numéros du *Figaro*. Similitudes de contenu et de maquette : c'est peu dire que Dollingen vient défier Villemessant sur son propre terrain... et Villemessant ne s'y trompe pas :

Dans un de nos derniers numéros, nous avons annoncé, en bon confrère que nous sommes, – et tout à fait amicalement, – une publication hebdomadaire intitulée : *La Gazette de Paris*. – Ce journal a paru dimanche dernier, en reproduisant avec une exactitude, qui dénoterait des préoccupations d'héritier pressé de jouir, notre format, nos titres et notre distribution d'articles ; si bien que, sauf la vignette, le nouveau-né est, – matériellement parlant – une imitation complète du FIGARO⁵.

Dire tout Paris au Tout-Paris : une ambition à la fois panoramique et sélective...

La première tâche qui incombe à la toute nouvelle *Gazette de Paris* est de cerner son lectorat et de définir son contenu et ses enjeux. Dans l'éditorial programmatique qui ouvre le numéro spécimen de sept 1853, Dollingen annonce la couleur : elle sera la gazette qui dira tout Paris au Tout-Paris :

La *Gazette de Paris* sera une gazette ; – elle tâchera de se procurer, pour vivre, toutes les ressources qu'offrent dans la capitale civilisée l'actualité, la fantaisie, le bel esprit. Elle sera, autant que possible, une chronique des événements qui agitent le monde des arts, de la littérature et de l'industrie. Elle racontera les faits de chaque jour, elle observera les caractères et les mœurs, elle tâchera de ne pas laisser passer une œuvre remarquable – pièce de théâtre, livre ou tableau, – sans la signaler à l'attention. Elle passera en revue tout ce qui touche à la vie intellectuelle et à la vie élégante : le magasin et le musée, les fabriques et les théâtres, l'atelier et le palais, les constructions modernes et les vieux monuments⁶.

Ambition panoramique, donc, qui vise à la fois l'exhaustivité et l'ubiquité, qui était déjà suggérée par le sous-titre « Littérature, Beaux-arts, théâtres, modes, industrie ».

Quel est donc ce « Paris », à la fois matière et cible de la *Gazette* ? Un carrefour du grand monde, de l'élégance, de l'art (les cibles classiques des périodiques de mode et des revues d'art et de littérature) et de la bourgeoisie montante, du monde du travail et de l'argent : un point de rencontre entre le Faubourg Saint-Germain et le Boulevard. Il s'agit de tenir ensemble des mondes

3. Format qui avait été inspiré à Villemessant par Dollingen.

4. L'insertion d'une vignette, qui faisait la particularité du *Figaro*, était présentée par Villemessant comme un signe distinctif servant à la publicité.

5. H. de Villemessant, *Figaro*, 15 avril 1856 (p. 1). Le *Figaro* avait en effet passé une annonce pour le lancement de la *Gazette de Paris* de Dollingen, le 6 avril 1856.

6. *Gazette de Paris*, Spécimen, septembre 1853, p. 1.

hétérogènes voire opposés (« le magasin et le musée, les fabriques et les théâtres, l'atelier et le palais, les constructions modernes et les vieux monuments »), tout en conservant la légitimité de l'élection :

Si la *Gazette de Paris* a une prétention et une espérance, c'est d'être un journal lu dans les grands salons, par le public élégant qui regarde l'art comme le plus noble des délassements.

Dollingen lance aussi un appel aux « négociants » qui auront dans les pages de la *Gazette de Paris* un espace de choix pour toucher par leurs réclames un public trié sur le volet. La légitimation symbolique est aussi nécessaire à la survie matérielle du périodique :

Tout journal a sa partie mercantile, et nous ne voyons nulle raison de le dissimuler. À côté de l'écrivain, il y a l'imprimeur. Après la littérature, il y a l'annonce. L'homme qui pense a besoin de l'ouvrier qui travaille. Nous n'éprouvons nulle gêne à dire que, tout en faisant de l'art, tout en s'occupant très sérieusement des choses de l'intelligence, la *Gazette de Paris* a songé à mesurer ses moyens d'existence matérielle.

Il faut rappeler que Zacharias Dollingen (né en 1808), venu de l'imprimerie, a créé une agence de publicité en 1847. On sait que, par son association avec Villemessant, il apporta au *Figaro* son carnet d'adresses et sa réserve d'annonceurs potentiels⁷. Dans le *Journal* des Goncourt, le 6 mai 1856 (juste après le lancement de la *Gazette de Paris*), il est d'ailleurs question de « Dollingen, un annonceur, directeur de Revue⁸ ». Les locaux de la *Gazette de Paris* étaient aussi ceux de l'agence.

Enfin, toujours dans le même éditorial programmatique, Dollingen définit son journal par une tautologie : « La *Gazette de Paris* sera une gazette » : un journal publiant des nouvelles, des détails, des petits faits concernant la Capitale. Ses mots d'ordre sont : « Raconter / Observer / Passer en revue / Signaler » ; il privilégie les formes brèves (chronique, faits, fantaisie...) ; et revendique son éclectisme, gage même de qualité, de liberté et d'ouverture : ne s'alignant sur aucune « école » ni « coterie », il est « en dehors de tout système et de toute tyrannie ».

Ainsi, pour résumer le premier état du projet de Dollingen : la *Gazette* vise le « tout-Paris » – ancien et moderne, l'élégance comme la finance, les élites « traditionnelles » et la classe montante – auquel il propose de tendre un miroir à la fois exhaustif, divertissant et sérieux. Ce spécimen de 1853, qui d'une certaine manière a donné naissance au *Figaro*, est également le socle de la nouvelle *Gazette de Paris* de 1856.

Le « tableau de Paris » de Dollingen

Dans son très long « Prologue », placé à la une du premier numéro, Dollingen brosse un tableau de Paris, intéressant en ce qu'il concentre et diffuse, dès les premières années du Second Empire, une bonne part des clichés qui construisent le mythe parisien : Paris est « l'entrepôt des grâces, des délicatesses, des plaisirs et des élégances [...] » ; il a une « aptitude universelle » : il est « manufacturier », « commerçant », « industriel », « savant », « artiste et poète... Dollingen évoque « sa population si mêlée et si originale, qui se compose, pour ainsi dire, de plus de nuances que d'individus ». Paris est à la fois le lieu d'un savoir pointu et surprenant, sérieux, celui des savants, et le lieu de la mode « créée à chaque instant en haine de ce qui ressemble à la stabilité » :

Qu'on se figure les échantillons réunis de toutes les fantaisies bizarres, inouïes, incohérentes, inexplicables, invraisemblables, impossibles, qui ont passé dans la tête de toutes les femmes, dans tout le cours de siècles, c'est ce que notre plume se refuse à décrire, et c'est cependant ce que vous pouvez voir tous les jours, en deux heures de promenade, entre la Bastille et la Madeleine.

7. H. de Villemessant, « À travers le *Figaro* », 3^e volume des *Mémoires d'un journaliste*, Dentu, 1872, p. 21-27. Dollingen suggéra à Villemessant un nouveau format sur 5 colonnes : plus aéré, il permettrait aussi d'insérer des images dans les réclames.

8. E. et J. de Goncourt, *Journal*, t. I, H. Champion, 2005, p. 260.

Paris, enfin, a beau subir des transformations multiples, son sol, ses racines ne varient pas :

Tous les jours, Paris se transforme, il change de point de vue ; ses monuments disparaissent pour renaître plus brillants ; le marteau de la démolition fait pénétrer dans ses rues l'air et la lumière ; les deux bois qui lui servent de ceinture, Boulogne et Vincennes, se transforment en promenades citadines ; les deux rives de son fleuve s'allongent en quais dont le spectacle étonne l'imagination ; des chemins de fer, dispersés selon la rose des vents, lui amènent à toute heure du jour des visiteurs qui viennent des quatre points cardinaux. Oui, dans cette cité unique, tout mue, tout se restaure dans une forme splendide ; mais ce qui ne change pas, grâce au ciel, ce qu'il y a encore de plus beau à voir dans l'enceinte de Paris, c'est la poussière illustre dont est formé son sol. L'histoire de nos pères y a été écrite par le temps en traits ineffaçables. Tout pavé parle. Tout édifice arrête le passant pour lui montrer une date fameuse ou le nom d'un grand homme.

Cette rhétorique du tout (diachronique et synchronique), de la synthèse et du miroitement, de la permanence et de l'éphémère, des valeurs inaltérables et de l'instabilité, du passé et du présent, du sérieux et du frivole, du renouvellement perpétuel vaut à la fois comme tableau de Paris... et comme autoportrait d'une gazette, « vigie infatigable », qui se veut son « organe spécial », avec sa prétention panoramique, son originalité, sa curiosité, son sérieux, sa probité alliée à la légèreté de ses plumes, sa cohérence par-delà le miroitement. Portrait de la ville à valeur d'autoportrait du journal, rien d'étonnant à cela puisque la *Gazette* de Dollingen se veut un « daguerréotype de ce Paris sans pair ». C'est ce qui ressort tout au début de l'éditorial :

[Le journal] que nous fondons a la prétention de ne ressembler en rien aux feuilles incolores qui couvrent maintenant la voie publique. La raison est simple : il vient pour enseigner, pour distraire et pour critiquer. Il ne se contentera pas d'avoir une physionomie originale, il veut en outre se produire avec un esprit particulier.

Au terme d'une récente statistique, Paris a cinq cents journaux de toute forme et pas un organe spécial. Journaux quotidiens, Feuilles volantes, Revues, Cahiers, Magasins, Bulletins, tous s'éparpillent sur les divers phénomènes de la vie sociale, sur les incidents politiques, sur les marchés, sur les théâtres, sur l'agio, sur les mœurs, sur les tribunaux, sur l'instruction publique, sur la littérature, sur la mode ou sur l'industrie. Pas un n'a songé à relier ce merveilleux ensemble comme par les attaches d'un seul faisceau ; pas un ne montre le monde parisien sous toutes ses faces réunies, dans son prodigieux aspect.

La politique exceptée, la *Gazette de Paris* ne laissera passer sous silence rien de ce qui sera de nature à intéresser l'immense capitale⁹.

Le tableau de Paris est donc avant tout un tableau de la presse parisienne, et non seulement de la petite presse d'ailleurs. Dollingen semble opter pour un point de vue très large, mais qui se révèle finalement limité : il s'agit pour lui de se positionner face au *Figaro*, en faisant comme si celui-ci n'existait pas...

Un tableau de la « Gazette de Paris »...

La *Gazette de Paris* est construite autour de quatre champs essentiels¹⁰ : la littérature, les Beaux-Arts et, dans une moindre mesure, la musique ; la chronique parisienne ; le monde des théâtres ; et, enfin, la chronique « générale » (à défaut de trouver une meilleure dénomination), c'est-à-dire, celle qui n'est pas consacrée exclusivement à la Capitale... mais qui en parle quand même ! Tous ces champs ont à voir, directement ou indirectement, avec la vie parisienne. Même les courriers de province ou de l'étranger... sont écrits au gré des déplacements des rédacteurs. Les déplacements sont accrus pendant l'été, quand la rédaction part à la campagne ou prendre les eaux (cela donne

9. *Gazette de Paris*, 6 avril 1856, p. 1. Tout Paris sauf la politique... principe imposé par les lois sur la presse et auquel Dollingen ne prend pas le risque de déroger ultérieurement, sauf pour condamner, par exemple, l'attentat d'Orsini (17 janvier 1858).

10. On y trouve aussi, mais plus ponctuellement : une chronique judiciaire ; la correspondance : lettres ouvertes, droit de réponse, courrier des lecteurs ; et quelques récits de voyages (jamais lointains).

articles sur Bade, Cherbourg, Wiesbaden, Aix-les-Bains, Trouville ou les « Fêtes de Rouen »)... et que les lecteurs eux-mêmes s'éparpillent. Les départements et les pays étrangers sont vus exclusivement par des Parisiens, et ne sont évoqués, en somme, qu'en tant que circonstances inhérentes au mode de vie parisien. Ainsi Scholl, le 17 août 1856, publie ses « Souvenirs extravagants », le voyage d'un Parisien à Bruxelles :

Le voyage n'existe plus que comme anecdote. Tout le monde est venu à Bruxelles ; tout le monde est allé à Gand, à Bruges, à Spa. Il n'y aura donc rien à dire de ces localités plus ou moins habitables. Je me bornerai à signaler les éclats de rire et les haussements d'épaule qui échappent à tout Parisien qui a dépassé les fortifications.

L'horizon de la *Gazette de Paris* excède donc peu les limites de la capitale, et le « récit de voyage » n'est jamais qu'une variation sur la chronique parisienne, accréditant l'adage suivant : hors des fortifs, point de salut. La province s'invite quand elle a une actualité monstre... c'est-à-dire rarement. Lorsqu'elle est frappée par des inondations, par exemple (en juillet 1856). Dollingen déplore, à la une, que Paris se soit si peu mobilisé pour lui venir en aide :

Ce seul Paris si riche, si vaste, si plein de ressources, si prodigue pour des riens, ce Paris qui jette l'argent par poignées pour des caprices, donnerait presque raison à ces conjectures [le pays devenu avare et égoïste]. Comment n'a-t-il pas trouvé dix millions en dix jours ? Heureux du monde, vous tous qui comptez vos plaisirs par vos heures ; – millionnaires, de plus en plus nombreux ; – banquiers, – boursiers, – gens de finance, – agents de change, – femmes, qui vous couvrez de diamants, d'or, de soie, de marabouts et de dentelles ; – artistes qui, d'un signe de la main, créez des merveilles ; gens du peuple dont le cœur est un inépuisable trésor, il faut insister et y revenir, puisque le fait est vrai : – cette œuvre de souscription est à recommencer¹¹.

Aucun reportage sur l'événement dans la *Gazette de Paris*, ni de courrier de province, mais un nouveau fragment de portrait de Paris : une charge indignée contre ce Paris frivole, égoïste, avare, inconséquent... dans toutes ses composantes. Et en creux, un autoportrait de la *Gazette de Paris* fait de générosité, d'indignation, de probité et de franchise...

Les articles, séries ou rubriques ayant pour objet Paris traitent des transformations récentes de la ville. C'est ainsi que Privat d'Anglemont débute sa série sur le Faubourg du Temple, en constatant que Belleville n'est plus exactement la campagne... mais qu'elle est une campagne bien suffisante pour le Parisien qu'il est, peu enclin au sentiment bucolique :

Il n'y a personne au monde qui ait moins les goûts champêtres que moi. Je préfère un coin de ciel vu par la fenêtre d'une mansarde aux plus beaux paysages. Je ne comprends la belle nature qu'au Luxembourg ou au Jardin des Plantes. Quant à la campagne, Ménilmontant et Montmartre sont mes montagnes, les bois de Vincennes et Boulogne mes forêts. Mon rêve n'a jamais été de vivre parmi les poules et les canards. Je les préfère à la Vallée, tout préparés. Quand on a vécu dans cette atmosphère de Paris, au milieu de cette lutte incessante, il vous faut le bruit, le tapage et l'animation des grandes foules.

On note au passage que Paris ne s'oppose pas tant à la province qu'à la campagne... et c'est un point récurrent dans la *Gazette de Paris*. Dans les deux séries qu'il propose sur les « Faubourgs de Paris », le Faubourg du Temple puis le Faubourg Saint-Jacques, Privat d'Anglemont parcourt les lieux, qui deviennent prétextes au récit d'anecdotes et brosse en route des physiologies de Parisiens. Les deux Faubourgs représentent chacun deux facettes du Paris populaire, de l'à-côté : l'à-côté du Boulevard et celui du Faubourg Saint-Germain. C'est l'un des aspects de la *Gazette de Paris* que de prendre en compte des quartiers et des milieux sociaux qui ne sont pas forcément ceux de ses lecteurs.

Les lieux de sociabilité évoqués dans la *Gazette de Paris* sont plutôt publics que privés : on préfère y évoquer les cafés ou les théâtres plutôt que les salons et les dîners, même si ceux-ci n'en sont pas absents. Dans un long article sur le Grand Café parisien, qui vient d'ouvrir ses portes,

11. *Gazette de Paris*, 20 juillet 1856.

Vernay fait l'éloge du café comme lieu de « purification » : l'homme s'y frotte à l'homme et peut ainsi se transformer. Le café évite le repli sur soi, il est le lieu d'une mixité sociale, de la circulation non seulement des nouvelles mais aussi du savoir et de l'art¹². Cette mixité est le propre du Boulevard. Dans un article sur « Le boulevard du Temple » (15 juin 1856), Lovy parcourt l'espace de lieu en lieu, et en propose une petite sociologie. Il s'arrête entre autres sur le Café Hainsselin (repaire des Bourgeois) puis le Café des Mousquetaires (repaire de la bohème), ou encore le Petit Lazary, théâtre très populaire, au public agité, proposant des spectacles au rabais : « Le Petit-Lazary est devenu le premier théâtre du boulevard... en venant de la Bastille », note-t-il, moqueur. Théâtres et cafés, mais aussi commerces : Cafés – Pâtisseries – Liquoristes : « Ici disparaît la bohème artistique pour faire place à la bohème sociale », écrit-il. Ce sont les lieux les plus populaires et les plus canailles qui font l'objet des plus longs développements, peut-être par une volonté d'informer les lecteurs qui ne les fréquentent pas. Mais le vrai spectacle, le vrai plaisir du boulevard est dans la rue, accessible à tous et assuré par tous :

La nuit commence à étendre son paletot sur la nature. Déjà les marchandes de coco prennent possession de l'asphalte, les vendeurs de contremarques sont à leur poste ; les gardes municipaux, les pompiers, les ouvreuses de loges, les buralistes et le bataillon romain s'emparent de leurs positions respectives. Les queues se forment et se dessinent à la porte de chaque théâtre, les lumières scintillent, le titi grouille. Accourez, étrangers et provinciaux ! Voici le panorama mouvant ! voici la grande fête du boulevard du Temple ! et cette fête et ce mouvement se renouvellent chaque soir.

Paris, ce sont des lieux, une ambiance... mais aussi des Parisiens. La *Gazette de Paris* abonde en portraits et en physiologies : du « bonhomme Roger » peint par lui-même (ouvrier typographe de 70 ans, du quartier de la Bastille, bien connu, et qui distribue sa biographie sur une feuille volante, reproduite dans la *Gazette de Paris*¹³) à Milord l'Arsouille, peint par Privat d' Anglemont. Audebrand s'essaye même, dans ses « Français de 1857 », à une réactualisation des *Français peints par eux-mêmes*, car le pays a, depuis, radicalement changé¹⁴. Ces « Français de 1857 » sont surtout des Parisiens, tel « L'oiseau sur la branche » (version contemporaine de la Lorette) :

Où perche-t-il ? Tantôt au pays Bréda, tantôt sur les boulevards, parfois aux Champs-Élysées, quelquefois à l'hôtel garni ; jamais trois mois de suite dans le même abri.

Elle est un parfait représentant des temps modernes : mouvement, adaptabilité, légèreté, pur présent, transgression des frontières sociales et sexuelles (au sens où elle se permet des attitudes et des paroles d'hommes) ; et Audebrand se plaît à sténographier son parler, mélange de plusieurs langues, d'argot et d'apocopes. Ce qui donne quelque chose comme :

Dis donc, vicomte, dearest, conduis-moi ce soir au Délass Comme pour y voir un poco de ce gros mein herr qui a une si belle tronche !

Là encore, c'est l'altérité, la mixité, le miroitement, l'équilibre instable et la transgression en même temps que la richesse d'invention qui sont mises en avant. Paris est un langage. Le « Petit dictionnaire d'argot » de Busquet défend l'idée que l'argot contemporain sera demain la langue de tous, comme le parler des Précieuses du XVII^e siècle a fini par entrer dans l'usage¹⁵. Langage de ses habitants, mais aussi de ses journalistes qui pratiquent le coq-à-l'âne (tel Audebrand qui passe d'une considération statistique sur la consommation quotidienne de café dans la Capitale à une charge contre Ponsard¹⁶), le jeu de mots, le trait d'esprit, le style court, les « parenthèses » et les « gloses » qui entrecoupent les articles.

12. *Ibid.*, 14 décembre 1856. Vernay rappelle que quelques mois auparavant, tout le monde y lisait *Les Contemplations*.

13. *Ibid.*, 21 septembre 1856.

14. *Ibid.*, 4 janvier 1857. « Mais 15 ans, après plusieurs révolutions politiques, morales, économiques et grammaticales, 15 ans c'est bien vieux ; cela remonte presque à Pharamond ! »

15. *Ibid.*, 17 janvier 1858.

16. *Ibid.*, 18 mai 1856.

La *Gazette de Paris* traite aussi de la vie parisienne au quotidien : par exemple, de la difficulté à trouver de bons domestiques, qui est prétexte pour Audebrand à enfile les anecdotes savoureuses (en général en faveur des domestiques¹⁷ !) Dollingen lance une rubrique en 1858, « Les petits abus de Paris ¹⁸ » : « On y examinera à tous les points de vue ce qui se passe de répréhensible, de choquant, de ridicule et d'odieux dans le monde parisien actuel. La mine est inépuisable – comme vous voyez. » Il y raconte une mésaventure de sous-location ; parle du « pourboire » dans les bains qui se substitue à rémunération ; dénonce les « accapareurs de journaux » (ceux qui s'emparent des journaux mis à disposition des clients dans les cafés) ou encore « chercheurs de petites bêtes ».

Mais Paris est également présent, dans la *Gazette*, par le biais des rubriques de chronique et de petits faits. Sur ce plan, la *Gazette de Paris* reste bien en retrait du *Figaro*, qui se livre à une surenchère et un perpétuel renouvellement des rubriques. C'est là, nous l'avons déjà mentionné, une volonté de Dollingen de se distinguer autant que possible des pratiques de la petite presse qu'il juge les moins acceptables. La chronique parisienne, quelle que soit sa forme, est stratégique car elle attire les lecteurs, instaure avec eux une connivence favorisant la fidélité, et fonctionne à la fois comme un pivot du journal et comme un facteur de continuité : certains faits y rebondissent d'une semaine à l'autre ou nourrissent ensuite d'autres rubriques du journal. Ainsi, si la chronique parle des salons ou du Boulevard, les salons et le Boulevard parlent à leur tour de la chronique, qui se nourrit ensuite du salon et du Boulevard, etc. Elle est un miroir tendu au Paris contemporain en même temps que le lieu d'une lecture rapide, plaisante, variée et possiblement non linéaire. Enfin, elle est un carrefour où dialoguent la *Gazette de Paris* et ses lecteurs ou ses « victimes », mais aussi les départements voire certains pays étrangers. Il n'est pas étonnant, dès lors, que dans le *Figaro* comme dans la *Gazette de Paris*, ce soient les seules rubriques inamovibles, placées en dernière page. De même, c'est le plus souvent la « Chronique parisienne » et la « Causerie » qui ouvrent, l'une le *Figaro*, l'autre la *Gazette de Paris* sous la plume d'Audebrand, son rédacteur en chef¹⁹. Ces chroniques ouvrant et fermant le journal en occupent à elles deux près de la moitié.

La *Gazette de Paris*, néanmoins, ne cesse de clamer son refus du scandaleux, du licencieux, de la provocation, de l'exhibition de l'envers du décor et de la basse cuisine... La *Gazette de Paris* entend être admise dans les familles et être lue à voix haute, près du foyer domestique. Clamant cela, elle se positionne comme un contre-*Figaro*, car celui-ci a conquis le terrain, certes grâce à ses plumes, ses innovations et la personnalité tonitruante de son directeur, mais aussi grâce à son savant maniement du scandale, du procès, voire du duel. Pour la *Gazette de Paris*, cela relève d'une stratégie de conquête de visibilité au sein d'un paysage très encombré, mais aussi d'une quête de légitimité dans un milieu souvent décrié. Le 9 mars 1857, Dollingen prend fermement parti contre l'appétit de scandales et indiscretions :

Il n'y a décidément plus que cela en l'air. L'injure tombe des nues. Tous les matins, Paris se lève pour aller à la recherche de cette manne. On se dit, afin d'aiguiser le déjeuner : « Quel scandale y a-t-il à manger ce matin ? » Depuis que la politique n'est plus de mode, l'attention de la foule se rabat sur la vie intime des artistes, des gens de lettres, des gens du monde et des gens de théâtre. On veut égrener chaque jour un chapelet de noms propres pour en faire des noms sales. [...]

Non, en voilà assez ! En voilà beaucoup trop ! Pour pallier ces mœurs ignobles, on parle, je le sais, de duels ; on espère arrêter avec une épée ou un pistolet ce torrent d'immondices. – Il y a des saletés que le sang même ne lave pas. Tout le monde nous le crie sur tous les tons, tous nos amis nous l'écrivent : – « Prévenez que cela n'est plus possible ; – demandez que ce système de personnalités cesse : il y va de la vie et de l'honneur de la presse littéraire.

Outre le respect de certaines règles de probité (qui est bien réel chez Dollingen), la légitimation d'un petit journal ne peut venir que de la littérature et des arts et c'est ainsi que la *Gazette de Paris* fait la part belle à ces matières...

17. *Ibid.*, 4 mai 1856.

18. *Ibid.*, 2 mai 1858.

19. Elle sera remplacée plus tard par la « Lettre parisienne » de Bogdanoff. Les autres rubriques de chronique parisienne sont : « Causerie » d'Audebrand ; « Lettre parisienne » de Bogdanoff ; « Feuilles volantes de Dollingen » ; « Les Hasards de la semaine » de Deslauriers et Audebrand et les « Nouvelles à la main ».

Les Beaux-Arts, la musique, la littérature, tout comme le monde de théâtres occupent une part essentielle dans la *Gazette de Paris*, en quantité comme en qualité. On peut là encore souligner la permanence du souci d'exhaustivité (un répertoire des hommes de lettres contemporains par Monselet ou des artistes contemporains par Pelloquet) ; de la prise en compte de l'actualité, notamment par la publication d'extraits de livres qui viennent de sortir en librairie, mais aussi, évidemment par les feuilletons critiques : une critique sérieuse, qui ne s'interdit pas d'égratigner mais toujours en procédant à une analyse. On peut retenir, par exemple, la série des « réputations surfaites » par Pelloquet²⁰. Pelloquet a la dent dure mais ses articles sont informés, développés et argumentés. La ligne éditoriale se caractérise également par des partis pris esthétiques (et idéologiques) fermes qui s'appuient sur certaines figures tutélaires (Lamartine et Hugo) et se définissent face à des contre-modèles : ses têtes de turc favorites sont Ponsard, « Eugène Jaquot dit Eugène de Mirecourt » et Veillot ainsi que l'Académie. Les genres privilégiés sont la nouvelle et la poésie, préférés au roman-feuilleton, que Dollingen juge dépassé²¹. Tout ça au risque de déplaire à son public : « On nous dit : “vous êtes trop littéraire, c'est-à-dire, vous êtes trop grave ; amusez-nous, faites-nous rire” », écrit Dollingen (16 novembre 1856).

La *Gazette de Paris* a obtenu un tirage non négligeable mais assez confidentiel. Dans un numéro de janvier 1859, c'est-à-dire quasiment à la fin de l'aventure de Dollingen, le *Figaro* publie les tirages des principaux titres de presse. Alors que le *Figaro*, alors bihebdomadaire, tire à 9 000, la *Gazette de Paris* tire à 1 000 exemplaires. *L'Univers illustré* est à 45 000 ; le *Monde illustré* à 29 000 ; *L'Illustration* à 27 000 ; la *Revue des Deux Mondes* à 10 500 ; *l'Artiste* à 1 500. Le repositionnement tardif de la *Gazette de Paris* comme journal illustré à partir de janvier 1859, en association avec Bertall, ne suffit pas à attirer un lectorat friand, comme le montrent ces chiffres, de ce type de publication.

Comment expliquer son échec ? Manque d'audace ? Lancée dans un combat perdu d'avance ? Trop proche de son frère ennemi, le *Figaro* ? Quand Villemessant reprend la *Gazette de Paris* à partir de mars 1859, celle-ci s'appauvrit et devient de fait un satellite du *Figaro*. Comme beaucoup d'autres titres créés par Villemessant entre 1854 et les années 1870, elle sert d'étau, de soupape, de dérivatif, de faire-valoir au titre principal, très exposé en raison du climat politique et des provocations perpétuelles auxquelles se livrent ses collaborateurs, et donc très fragile.

Le ton de la *Gazette* est plus mesuré et plus neutre que celui du *Figaro* : pas de persiflage, d'attaques *ad hominem*, de scandales, de petites histoires ; à de rares exceptions près, les articles sont toujours signés et engagent donc clairement la responsabilité de l'auteur. C'est l'explication paradoxale que Villemessant avance dans ses *Mémoires* à l'échec de Dollingen : « J'ai l'idée qu'il vous sera bien difficile de conduire un journal à succès avec la peur que vous avez des procès²² », aurait-il dit à Dollingen lorsque celui-ci quitta le *Figaro*. La rédaction ne cesse de réclamer probité et respect. Et, de fait, la *Gazette de Paris* ne récolte que peu de procès et encore moins de duels. Dollingen préfère adroitement confier à Roger de Beauvoir une série « Duels et duellistes » (consacrée à des figures du passé) : cela lui évite de risquer sa rédaction et son journal tout en répondant à la demande du lectorat. Ce qui n'empêche pas ses rédacteurs (Monselet, Scholl, Audebrand, Privat, Delvau, Pelloquet, Gatayes...) d'y manier une plume parfois très acerbe, comme dans ces « Scribiana », perles de l'académicien Scribe en « bouquets » qu'Audebrand propose de réunir en volume à distribuer gratis à la porte de l'Institut. Cela finit, il est vrai, par un procès, une lourde condamnation... et coûte à Audebrand sa place de rédacteur en chef²³ !

La formule inaugurée par Dollingen consistant à proposer de la petite presse plus bourgeoisée que canaille à un public bourgeois qui, bien qu'offusqué parfois, en redemande dans

20. Clésinger ; Ponsard ; Lehmann ; Villemot ; Couture ; Flandrin ; Veillot ; Meissonnier ; Gautier ; Gérard.

21. Dollingen prône la « Nouvelle concise, substantielle, passionnée et décente » mais constate qu'elle est difficile à trouver depuis que Mérimée, Hugo, Musset ou Gozlan n'en écrivent plus (*Gazette de Paris*, 14 septembre 1856). Quant à la poésie, défendue par Dollingen, elle a été clairement bannie du *Figaro*.

22. H. de Villemessant, *Mémoires d'un journaliste*, op. cit., t. III, p. 27.

23. *Gazette de Paris*, 23 janvier 1859. Le 13 février, Audebrand et Dollingen sont condamnés à 3 mois de prison et 2 000 francs d'amende à la suite du procès intenté par Scribe.

le genre railleur, scandaleux et frivole (si l'on en croit le succès du *Figaro*), ne fit pas florès. Il faut pourtant saluer la grande qualité du journal de Dollingen. Sa prétention littéraire n'est pas un vœu pieux ni un argument publicitaire. Il est servi par de bonnes plumes qui ont déjà une solide expérience de la petite presse (le *Figaro* les récupérera, s'il ne les a pas déjà fait travailler). Échec, certes, mais relatif lorsqu'on songe à l'extrême instabilité du paysage de la petite presse sous le Second Empire : les titres se créent et disparaissent par centaines, souvent au bout de quelques numéros, interdits parfois même par anticipation, avant la parution du premier numéro.

Ce qui semble être une conclusion sur l'histoire de la presse, qui s'éloignerait du sujet du colloque, est en fait une autre manière d'aborder la vie parisienne. Il a souvent été question de ce mythe de l'« esprit parisien » fait de raillerie, de distance, de blague, de gaieté, de scepticisme, de paradoxe, de frivolité, d'amoralité, d'originalité, de malice... Tout cela est bel et bien au cœur de la *Gazette* de Dollingen, mais y apparaît soit sous une forme « épurée » et atténuée (à la fois dans son style et dans son contenu), soit comme un contre-modèle, incarné implicitement ou non par le *Figaro*, que l'on convoque pour s'en distinguer. Nul n'échappe à l'esprit parisien... « Hélas ! comme l'écrit Audebrand, Paris est un fait ; on ne le change pas, on le subit²⁴ »...

Sophie SPANDONIS
Université de Paris IV – Sorbonne

24. *Ibid.*, 18 mai 1856.